

Romances sans paroles

Yves Navarre

15 ANDRZEJ

« Samedi. Dix-sept heures. Mon Pierre. J'ai été tenté de te caresser le front. Plusieurs fois, j'ai esquissé le geste, mais je me suis arrêté afin de ne pas te ravir à ce sommeil que tu gagnes et que j'ai perdu pour d'évidentes raisons que tu as eu beau jeu de me rappeler. Ne lis aucune ironie de ma part dans ce " beau jeu ". Voici donc que je suis venu vers toi. Tu m'as parlé. Et je n'ai pas su ou pu répondre. Maintenant, à côté de toi, au lieu de lire en attendant ton réveil, je t'écris. C'est bien dérisoire. Nous nous inventons toutes sortes de procurations. La procuration par le texte étant la principale. Je suis sûr que tu ne m'as pas dit l'essentiel de ce que tu voulais me dire. Je sais, aussi, que pour te répondre il me faut ce papier et cette encre, comme si toute parole échangée, désormais, faisait courir je ne sais trop quel danger de vérité et de constat. Il me plaît également de penser que tu pourrais te réveiller alors que je t'écris, me prendre en quelque sorte en flagrant délit, et interrompre cette lettre que je désire poser à côté de ton lit, sous le réveille-matin qui sonnera très précisément dans cinquante minutes, comme tu me l'as demandé, et m'en aller. Il y a une lâcheté à répondre par écrit, à se sauver pour ne pas être là quand tu liras ces lignes et à espérer enfin que tu viendras dîner avec moi, aux *Mille Colonnes*, à vingt heures trente. Je t'attendrai au comptoir. Voici ce que j'ai besoin de t'écrire : ce n'est pas vraiment une histoire qu'un père peut raconter à un fils, surtout s'il n'a toujours pas conscience d'être le père de son fils, parce que tout simplement il n'a pas grandi.

« Alors que tu me parlais, à la piscine, au restaurant, puis dans la rue, je me suis souvenu d'une pomme rouge. D'une magnifique pomme rouge. Une pomme qui m'a valu des coups. Des coups qui ont fait de moi quelqu'un qui se tait. Et ce n'est pas facile de retrouver un tel souvenir et d'accepter de le laisser parler, de lui laisser dire ce qu'il a tu, terré dans la mémoire. plus de quarante ans. Je dirais, pour rire, et ce n'est pas drôle, je t'ai connu plus gai qu'aujourd'hui, qu'il s'agit de ma hache de guerre, une guerre dont je fus le vaincu.

« J'avais sept ans. J'étais fier de mon âge. Ta grand-mère disait que c'était l'âge de raison. J'avais été invité à un baptême. Sur une table, dans un jardin, il y avait un buffet. Je n'avais jamais vu tant de nourriture rassemblée, et tant de gens, debout, autour, qui picoraient, bavardaient, riaient. Les dames avaient des chapeaux. Les enfants ne se parlaient surtout pas. J'attendais que tes grands-parents me ramènent chez moi. Une seule chose me fascinait : un panier plein de pommes rouges. J'aurais voulu en prendre une mais je n'osais pas. Pour la toucher, pas pour la manger.

« Ce n'eût été qu'une histoire sans suite, qu'un souvenir coloré. Mais le lendemain, en rentrant de l'école, avec deux garçons dont j'ai oublié les prénoms, et un troisième, fils d'émigrés polonais, qui s'appelait Andrzej, alors que d'ordinaire je ne disais jamais rien, un peu timide, habitué à m'effacer, ç'avait été plus fort que moi : il fallait que je parle de cette pomme rouge que j'aurais voulu prendre. J'ai raconté que j'étais allé à une fête et que j'avais mangé une pomme, une pomme ! Belle, et bonne ! Je mentais. Ils l'ont senti. Et comme je me savais coupable de mensonge, au lieu de m'arrêter, de les quitter, de rentrer seul chez moi, j'ai voulu les convaincre. Et pour ce faire, j'ai décrit la pomme rouge. Or, plus je parlais d'elle, plus elle devenait énorme, énorme. Andrzej m'a dit " grande comment ? " Cartable entre les pieds,

arrêté, au milieu du trottoir, j'ai commencé faire des gestes de plus en plus larges. Andrzej était le chahuteur et le casse-cou de la classe. Les deux autres riaient. J'avais une pomme d'une tonne dans les bras et plus personne pour me croire. Brusquement, Andrzej a crié " menteur ! " et il m'a envoyé un coup de poing dans l'oeil gauche. Je suis tombé. Ça saignait. Ils sont partis. Après, c'est une histoire de pharmacie et de mère affolée qui vient rechercher son enfant. Ce n'est pas ça l'important.

« L'important, Pierre, c'est que Simon, ton père, n'a jamais osé raconter aucune autre histoire. J'ai eu un bandeau sur l'oeil, pendant quinze jours. Je ne fus donc une victime et un héros que pendant ces quinze jours-là. Je n'ai pas dénoncé Andrzej. Et, gravité de ce que je t'écris, j'ai toujours, depuis, inconsciemment, violemment, avec opiniâtreté, regretté de ne pas l'avoir fait. J'aurais peut-être, ensuite, osé raconter les histoires de ma vie, vivre ma vie. Une pomme oubliée ! Cette histoire, j'ai forcé d'autres à la raconter. Surtout lors de l'affaire Berthier. J'ai retrouvé Andrzej partout. Il est Karpak. Il fut Hanssen. Bien sûr, Laure ne connaît pas cette histoire. Je ne l'avais pas en mémoire. Et même si je l'avais eue, je ne la lui aurais pas livrée de peur de rompre le charme de notre union. Oui, le charme. Tant de choses que ta mère et moi ne nous disions pas l'un de l'autre, tout simplement parce que nous devions faire du chemin ensemble, pour toi, le plus longtemps possible. Tu peux te retourner. Nous sommes derrière toi, sur la plage. Nous t'aimons. Nous t'aimons plus que nous ne nous aimons. Voici. Cette histoire, tu viens de me la rendre, aujourd'hui. Je t'écoutais parler, et je voyais la pomme grandir, grandir. Depuis, je n'ai peut-être fait qu'essayer de prendre une revanche. Mais je m'y suis mal pris. Je suis incapable de cynisme, ce cynisme que je regrette jusque dans la beauté parfois exprimée A outrance par l'art. La beauté volontairement esthétique. J'irai voir les tableaux de Delacroix. Je croyais les avoir vus.

« Je t'attendrai, tout à l'heure, comme à un premier rendez-vous. Je t'embrasse. Simon. »